

Le 17 novembre 2016

Le poème en quadriphonie de Cadiot, Lagarde et Poitrenaux

On est tout le temps ailleurs, mais jamais vraiment perdu. « Providence » nous plonge dans des rêves sonores de bonheur-malheur ; nous entraîne sur les traces d'un jeune homme qui devient une vieille dame, d'une jeune fille qui rejoue les « Illusions perdues » de Balzac, d'un personnage qui se révolte contre son auteur... et d'un homme hors d'âge qui rembobine le film de sa vie au bord d'un lac. Si l'on reste en éveil, sur la brèche, à l'écoute de ce singulier spectacle-monologue créé à la Comédie de Reims, c'est d'abord grâce à l'écriture brillante, addictive, riche en mini-coups de théâtre, d'Olivier Cadiot. Mais c'est aussi et surtout grâce à l'osmose entre un écrivain, un metteur en scène (Ludovic Lagarde) et un comédien (Laurent Poitrenaux) hors du commun.

Cantate cosmique

« Providence » est le troisième volet d'une trilogie commencée avec « Le Colonel des Zouaves » (1999) et suivie d'« Un mage en été » (2010). Une trilogie fantasque portée par les trois hommes avec la même inventivité et la même énergie. Ici, le héros de la pièce s'est mué en conférencier, savant fou (d'une folie douce-amère) qui commande sous nos yeux deux gros magnétophones diffusant moult musiques et sons en quadriphonie (Bob Ashley, Schubert, cris d'oiseaux, remugles technos...). Ce spectacle, organique, exalte tous les sens. Expert en atmosphères surréelles, Ludovic Lagarde transforme, avec la complicité de l'Ircam, le poème drolatique d'Olivier Cadiot (adaptation du roman paru chez P.O.L) en une cantate cosmique. Le décor minimal high-tech (un mur miroir-écran, une cloison ajourée, un canapé design) se pare de couleurs froides ou chaudes (jusqu'au rouge sang du cauchemar) au gré des rebonds du texte. Laurent Poitrenaux se fond dans cet univers flottant pour mieux l'orchestrer à sa guise.

Lagarde réclamait à son acteur fétiche un « *jeu clair* ». Il est servi. Poitrenaux habite avec force et simplicité chaque mot, rend intelligible l'abscons, l'abstrait, épouse un sentiment ou une action d'un geste souple et souverain. Même son image virtuelle (lorsqu'il incarne sur écran le « personnage » invectivant son créateur) impose une présence physique. Pendant 1 h 30, l'esprit du spectateur divague. « Providence » explore avec finesse les affres du monde moderne, la vanité de l'art et des hommes, les accidents d'une vie devenue somnambule. On sort de ce trip « providentiel » l'âme à vif et le cœur chamboulé.

Philippe Chevilly